

les boîtes de nuit. Parce que si les flics te tombent dessus, ils te mettront ça sur le dos comme du proxénétisme.

Jean haussa les épaules. Ses tournées nocturnes le fatiguaient, et il peinait à rapporter plus de 1000 francs par nuit, bien en dessous du seuil de rentabilité.

Un soir, lassé de ses trajets monotones, il se décida à pousser la porte de l'établissement indiqué par Solange, le strip-club. Situé près de l'Étoile dans une rue adjacente à la rue Kléber, le "Marquis" brillait par ses néons rouges et ses rideaux de velours.

Dès son arrivée, il fut conduit au fond d'un couloir sombre et étroit jusqu'au bureau de la patronne. Elle l'attendait, assise à côté de son bureau en acajou, jambes croisées haut. Bien qu'elle approchât la cinquantaine, elle dégageait une aura imposante, amplifiée par son physique : de larges épaules des cuisses musclées qui saillaient sous une robe noire moulante, et un port de jarretelles révélant une peau laiteuse.

— Bonjour, fit-elle d'un ton doucereux, c'est donc toi la victime en titre des films de Solange ? laissant paraître un petit air amusé.

Jean ne sut quoi répondre, il ne s'attendait pas qu'elle commençât par là.

— Dis-moi, reprit-elle d'un ton devenu soudain plus autoritaire, lorsque ces demoiselles t'écrasent, te donnent-elles quelque chose en prime ?

Elle décroisa lentement ses jambes, révélant sans la moindre retenue son entrejambe, magnifiquement encadré par des cuisses gainées de nylon. À la lisière des bas, la chair opaline de ses cuisses massives semblait une invitation silencieuse, irrésistible, à s'y abandonner. Son sourire, à la fois provocant et chargé de défi, ne laissait aucune place à l'ambiguïté.

D'une voix sèche, presque impérieuse, elle lui ordonna de s'approcher et de s'agenouiller. Jean, déconcerté mais incapable de résister, s'exécuta sans protester. Une fois à genoux face à elle, il sentit toute son aura dominatrice l'envelopper et, avant qu'il ne puisse réagir, des jambes puissantes se refermèrent autour de lui

comme un piège inéluctable, leurs muscles se contractaient avec une force méthodique.

Elle guida sa tête entre ses cuisses et, d'un geste précis, l'immobilisa sans lui laisser aucune échappatoire. En un mouvement fluide, elle pressa son visage contre son entrejambe, l'écrasant fermement contre le tissu tendu de sa culotte. Une chaleur suffoquante l'envahit immédiatement, mêlée à des effluves intimes et entêtantes qui brouillaient ses pensées. Le tissu, moite et abrasif, frottait contre son nez aplati contre son ventre, limitant son souffle.

Chaque tentative de Jean pour se dégager ne faisait que renforcer l'intensité de l'étreinte. Ses mains cherchaient en vain à la repousser, mais ses efforts maladroits ne faisaient que stimuler davantage la femme, qui laissa échapper un soupir de plaisir. Ses gémissements, à la fois doux et triomphants, marquaient son contrôle absolu sur lui.

— Applique-toi, murmura-t-elle, sa voix grave teintée d'un avertissement, si tu veux éviter que je resserre davantage.

Elle augmenta la pression, verrouillant sa prise avec une précision implacable, tout en lui laissant juste assez d'espace pour qu'il puisse frotter son visage contre elle. La friction insistante, presque désespérée, semblait la conduire peu à peu au bord de l'extase. Jean, à moitié suffoqué, comprenait que son salut dépendait de sa capacité à répondre à ses attentes.

— Tu fais ça bien, lui dit-elle après avoir joui. Tu éviteras de me contrarier la prochaine fois, ou il faudra que je te punisse plus sévèrement.

Jean n'avait pas ouvert la bouche. Qu'avait-il fait pour la contrarier ? Et puis, y aurait-il donc une prochaine fois ? Toutefois, ce qui avait de fascinant chez cette femme c'était son orgasme où l'on ne savait jamais s'il allait être accompagné chez lui d'une plongée dans l'abîme. Elle s'abandonnait pour elle-même, se souciait peu de l'homme qu'elle tenait, et ne le libérait que lorsqu'elle était rassasiée. Les convulsions de l'homme piégé entre ses larges cuisses ne l'importaient pas.

Elle se releva, et pour récompense, Jean reçut un baiser sur le front. Puis elle lui annonça qu'elle comptait le gratifier d'un billet de 500 francs chaque fois qu'il amènerait un client. Enfin elle lui fit faire le tour de l'établissement et le présenta au personnel : les danseuses à la barre verticale et Irina, la masseuse qui travaillait dans l'une des salles du couloir où s'écoulait l'eau chaude d'un spa.

Les nuits parisiennes étaient riches de touristes en quête de plaisir, et Jean n'eut guère de difficulté à trouver des clients pour le Marquis. L'établissement semblait attirer ceux qui cherchaient à repousser leurs propres limites, un lieu où la décadence flirtait avec la domination.

Mais chaque visite au Marquis devenait pour Jean une épreuve en soi. La patronne, toujours exigeante, le retenait souvent plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu. Elle semblait prendre plaisir à tester ses limites. Un soir, après qu'il eut déposé le client et passé la voir, elle referma la porte derrière lui avec un sourire carnassier.

— En fait, je pense ne pas en avoir fini avec toi, lança-t-elle d'un ton faussement léger.

Avant qu'il ne puisse répondre, elle le plaqua au sol d'une force qui lui coupa le souffle.

— On va voir si tu peux encore tenir ce rôle, ajouta-t-elle en s'asseyant lourdement sur son torse.

Son large fessier, ferme et oppressant, l'écrasait littéralement. Jean tenta de se dégager, mais elle ne lui laissa aucune chance.

— Ne bouge pas. Ce n'est qu'un avant-goût, murmura-t-elle en riant.

Elle se repositionna, l'obligeant à supporter son poids sur son visage. Jean suffoquait, ses mains cherchant vainement un appui sur les cuisses solides qui encadraient sa tête.

— Tu n'es vraiment pas doué pour te rebeller, Jean. Heureusement, ce n'est pas ce que je cherche, susurra-t-elle en basculant son bassin pour l'immobiliser davantage.

Elle lui imposa ensuite un soixante-neuf sans le moindre avertissement, transformant ce moment en une combinaison troublante d'humiliation et de contrôle total. Chaque mouvement de son corps imposant semblait calculé pour tester sa résistance, tout en lui rappelant son propre abandon à ce jeu étrange. Il suffoquait sous le poids de son corps, mais une part de lui refusait de fuir. Il avait l'impression que chaque seconde passée sous elle gravait quelque chose en lui, un mélange de douleur et d'abandon.

Quand elle eut enfin décidé qu'il en avait assez, elle se releva lentement, un sourire satisfait sur les lèvres.

— Tu feras mieux la prochaine fois, chuchota-t-elle en lui glissant un billet dans la main et avant de le congédier hors du bureau.

Jean continuait à travailler la nuit comme chauffeur de taxi, enchaînait les trajets monotones dans les rues de Paris. Mais quelque chose en lui le poussait toujours à revenir au Marquis. Ce n'était pas seulement pour les billets glissés par la patronne dans la poche de sa veste. Non, il y avait autre chose, une force obscure qui le ramenait inexorablement. Parfois, il tentait de se convaincre que c'était un besoin de survivre, de gagner un peu plus d'argent. Mais au fond, il savait que ce n'était pas ça. Et puis, il y avait Irina qui le fascinait.

Le Marquis était devenu pour lui une échappatoire, une bulle où il pouvait fuir l'insignifiance de sa vie. Les figures féminines qui peuplaient ce lieu représentaient tout ce qu'il n'était pas : une force brute, une maîtrise absolue de leur corps, une puissance qu'il ne pouvait qu'envier. Il se demandait souvent si cette quête d'intensité n'était pas une tentative désespérée de combler un vide plus profond, une manière de se sentir enfin vivant, même au bord du gouffre.

Chaque nuit, après ses trajets habituels, il garait son taxi à quelques rues du Marquis et entrait dans ce temple rouge et or où les sens étaient constamment sollicités. Les danseuses dominaient la scène centrale avec une aisance fascinante. Leurs corps souples

et musclés défiaient les lois de la gravité tandis qu'elles tournaient autour de la barre, utilisant chaque centimètre de métal pour afficher leur maîtrise.

Jean observait, subjugué, les mouvements calculés des danseuses. Certaines s'élevaient en s'agrippant seulement avec leurs jambes, puis se suspendaient la tête en bas, faisant briller leurs cuisses comme des sculptures d'albâtre sous les projecteurs. D'autres réalisaient des figures acrobatiques, et jouaient avec les limites de leur force et de leur équilibre. Il imaginait la puissance qu'elles exerçaient sur cette barre, et se demandait ce qu'il ressentirait si cette force se déployait contre lui. Mais plus que les prouesses physiques, c'était leur attitude qui le captivait : cette assurance tranquille, presque arrogante, cette manière de contrôler la salle entière sans un mot. Les hommes autour de lui, figés, semblaient autant soumis que lui à cette domination implicite.

Malgré tout, ce n'étaient pas les danseuses qui occupaient principalement ses pensées. C'était la patronne, cette femme à l'aura intimidante. Elle incarnait une forme de pouvoir brut et sans concession. Quand elle lui ordonnait de s'agenouiller, son ton ne laissait aucune place à la négociation.

Lors de leurs interactions, Jean oscillait entre fascination et crainte. Elle aimait jouer avec lui, tester ses limites. Il savait qu'elle le considérait comme une distraction, un jouet qu'elle pouvait briser à sa guise. Et pourtant, il revenait toujours. Un soir, alors qu'il venait encaisser sa commission, elle varia encore son plaisir.

— Tu sais pourquoi je t'aime bien, Jean ? lui lança-t-elle en croisant ses jambes avec une lenteur étudiée. Parce que tu n'as aucune idée de ce que tu veux.

Jean, mal à l'aise, se tortilla sur sa chaise. Elle se leva alors, et s'approcha de lui. Ses talons résonnèrent sur le parquet.

— Mais moi, je sais ce que je veux, continua-t-elle en plongeant ses yeux perçants dans les siens. Et pour l'instant, c'est toi.

Avant qu'il ne puisse répondre, elle posa ses mains sur ses

épaules et l'obligea à s'agenouiller. Ses jambes massives, gainées de nylon noir, l'entourèrent avec une fluidité déconcertante. La chaleur et la pression qu'elle exerçait sur lui le firent frémir.

— Tu sais ce qui est drôle? murmura-t-elle en resserrant davantage son étreinte. Tu pourrais ne pas revenir, si tu en avais le courage.

Mais Jean savait qu'il reviendrait. Lorsqu'elle augmenta la pression, son souffle se fit plus court. Chaque seconde amplifiait la tension entre la peur de suffoquer et une étrange euphorie qui montait en lui.

— Respire, mon cher. Mais pas trop, ajouta-t-elle avec un sourire moqueur.

Lorsqu'elle le relâcha enfin, il s'écroula, haletant. Elle lui versa ses 500 francs et s'éloigna comme si rien ne s'était passé.

Malgré cette relation ambiguë avec la patronne, une autre figure au Marquis occupait de plus en plus ses pensées : Irina, la grande et voluptueuse masseuse avec ses muscles dissimulés sous des courbes pleines, et qui dégageait une puissance naturelle. Lorsqu'elle travaillait dans sa salle, éclairée par des lampes tamisées et accompagnée du murmure du spa, elle semblait irréelle, presque mythologique. Dans ses pensées, Irina devenait une sirène moderne. Il s'imaginait prisonnier de ses bras, de ses cuisses, son souffle se mêlant à l'eau chaude du spa. Ce fantasme le hantait, à la fois irrésistible et terrifiant. Elle semblait posséder cette capacité paradoxale à combiner une sensualité enveloppante et une force presque létale. Chaque fois qu'il passait devant le lieu où elle faisait ses massages, il ralentissait, observant à travers la porte entrouverte les jeux d'ombres et de lumière sur ses bras puissants et ses mains expertes.

Jean l'observait souvent à distance, fasciné par la manière dont elle manipulait ses clients. Ses gestes étaient d'une précision chirurgicale, ses mains puissantes s'enfonçant dans les chairs avec une fermeté qui faisait à la fois frémir et céder ceux qui passaient sous ses doigts.

Il s'imaginait à leur place, se demandait si elle pourrait lui offrir cette étrange combinaison de douceur et de domination qu'il cherchait désespérément.

Chaque nuit passée au Marquis semblait dépouiller Jean un peu plus de ce qu'il lui restait d'humanité. Les lumières crues, les rires forcés, les odeurs mêlées de sueur, de parfum capiteux, et d'alcool s'incrustaient en lui, laissant une empreinte indélébile. Il était à la fois spectateur et acteur dans ce théâtre grotesque, tiraillé entre fascination et dégoût.

Au volant de son taxi, il ruminait ses pensées. Les trajets nocturnes devenaient flous, les visages des clients se mélangeaient, et ses réponses aux conversations banales s'automatisèrent. Il ne faisait plus qu'exister, porté par une mécanique qu'il ne contrôlait plus vraiment.

Ses appels avec Alexia s'espacèrent. Il prétextait des horaires impossibles ou des pannes de réseau pour éviter ses questions, mais il sentait que leur lien s'effiloçait. Chaque « Je vais venir te rejoindre » qu'elle murmurait au téléphone résonnait comme une menace dans sa tête. Comment aurait-il pu lui expliquer ce qu'il était devenu ? Il revoyait pourtant Alexia, son sourire doux, ses promesses de le rejoindre. Tout en elle respirait une tendresse sincère, mais tellement éloignée de ce qu'il cherchait ici.

Et pourtant, malgré la spirale descendante dans laquelle il se trouvait, il ne pouvait s'empêcher de retourner au Marquis. La patronne, avec son mélange oppressant d'autorité et de séduction, l'enchaînait à ce lieu autant qu'elle le fascinait.

Un soir, alors qu'il sortait du bureau après une énième « punition », il passa devant la salle où Irina travaillait. Elle massait un homme corpulent, ses mains puissantes glissant sur sa peau huileuse avec une précision presque chorégraphique. Jean s'arrêta. Ses yeux se fixèrent sur les reflets que la lumière douce projetait sur son corps. Il y avait quelque chose d'hypnotique dans la manière dont elle bougeait, une grâce lourde et envoûtante. Il sentit un frisson lui parcourir l'échine. Elle n'était pas comme les

autres. Tout, dans sa présence, respirait la maîtrise : de son corps, de son espace, et peut-être même des hommes qui osaient s'approcher d'elle. Irina leva brièvement les yeux et croisa son regard. Un sourire imperceptible, presque énigmatique, effleura ses lèvres avant qu'elle ne retourne à son travail. Ce fut suffisant pour troubler Jean, qui resta figé, incapable de détourner les yeux.

En retournant à son taxi cette nuit-là, il ne pouvait penser qu'à elle. Quelque chose chez Irina le hantait. Ce n'était pas seulement son physique impressionnant ou sa présence magnétique. C'était autre chose, de plus profond, de plus obscur. Et au fond de lui, Jean le sentait : leur rencontre allait changer quelque chose. Peut-être pour le meilleur, mais probablement pour le pire.